

SND PRÉSENTE
UNE COPRODUCTION DÉFIEU
VERTIGO PRODUCTIONS - SND

PAR LA RÉALISATRICE DE
"SAGE HOMME"



JOSÉ
GARCIA

JOACHIM
ARSEGUEL

AURE
ATIKA

LE PANACHE

UN FILM DE
JENNIFER DEVOLDÈRE

SCÉNARIO JENNIFER DEVOLDÈRE ET CÉCILE SELLAM

UNE COPRODUCTION DE VERTIGO PRODUCTIONS - SND EN COPRODUCTION AVEC M6 FILMS D'AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+ AVEC LA PARTICIPATION DE CINÉ+ M6 FILM LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES ET DU CNC MUSICIE ORIGINALE ADRIEN DURANDO AVEC JEAN-FRANÇOIS HENSSENS MUSIQUE FRANCIS VESIN SON PAUL DUJAS CLAIRE CAHU NELS BARLETIA DÉCOR JEAN-MARC TRAN TAN BA COSTUME EMANUELLE VOUCHONSKY DIRECTION DE LUMIÈRE LAURENT SIVIT 1^{RE} ASSISTANT TRAVAILLEUSE INES DE LA BIÈFÈRE PRODUCTEUR EXÉCUTIF DENIS PERROT PRODUIT PAR GABRIELLA HABIBA ISSA DIAKHI THIERRY DISMICHELLE PIERRE-Louis ARAÏA ET RÉMI JIMENEZ

Vertigo Productions - SND - M6 Films - Auvergne-Rhône-Alpes Cinéma / SND

SND et VERTIGO PRODUCTIONS
présentent

LE PANACHE

Un film de Jennifer Devoldère

AU CINÉMA LE 20 NOVEMBRE 2024

DISTRIBUTION

SND GROUPE M6

Lucie DE CHEVIGNY

lucie.de-chevigny@snd-films.fr

PRESSE

LE BUREAU DE FLORENCE

Florence NAROZNY et Mathis ELION

florence@lebureauflorence.fr

mathis@lebureauflorence.fr

01 40 13 98 09 / 07 77 38 86 85

SYNOPSIS

Colin, 14 ans, fait son entrée dans un nouveau collège et il flippe : comment s'en sortir quand, comme lui, on est bègue ? Sa rencontre avec Monsieur Devarseau, charismatique prof de français, va le pousser à affronter ses peurs et sortir de son isolement. Maintenant Colin a une bande de copains et un projet : monter sur scène pour jouer Cyrano devant toute l'école.



Entretien avec Jennifer Devoldère

Comment est né ce projet ?

Au départ, il s'agit d'un seul-en-scène de Nicolas Devort, intitulé Dans la peau de Cyrano, qu'il a joué plus de mille fois. Plusieurs personnes chez SND avaient adoré la pièce et m'ont proposé de l'adapter. Quand j'ai vu le spectacle, j'ai trouvé qu'il faisait écho à des choses très personnelles, à des thématiques qui me sont chères comme l'acceptation de la différence, la transmission entre générations, trouver sa place, et que l'histoire de Colin était universelle.

Vous avez dû transposer une pièce d'une heure, interprétée par un seul comédien, en un long métrage...

C'était la première fois que Cécile, ma co-scénariste et moi-même adaptions une œuvre existante et la tâche s'est révélée plus ardue que je ne l'aurais cru. Nicolas Devort campe tous les personnages dans un décor unique totalement dépouillé. Il a fallu trouver comment amplifier cette histoire, lui donner sa dimension cinématographique, tout en conservant l'état d'esprit initial de la pièce.

Pour moi, LE PANACHE, c'est l'histoire d'une reconstruction. Colin et sa mère Giulia viennent d'un endroit où ils ont souffert, ils ont traversé des épreuves, ils appréhendent de débarquer dans un lieu qu'ils n'ont pas choisi... Pourtant, ce retour aux sources va leur ouvrir de nouvelles perspectives et participer à leur réparation.



Au final, même si c'est une commande, je trouve que c'est mon film le plus personnel. On sait tous ce que cela signifie de buter, de bloquer, de trébucher, de subir le regard des autres, d'avoir peur, d'avoir honte, d'avoir honte d'avoir honte... C'est ça « être bégue ». C'est ça, puissance mille. Le bégaiement, c'est un frein à la vie sociale, amoureuse, professionnelle. Surtout, il vient toucher quelque chose d'intime et de profond : l'estime de soi. Et ça, c'est quelque chose que je connais - et dans lequel je crois tout le monde peut se reconnaître.

Le film fait aussi directement référence à l'univers de mon enfance, aux personnages et aux récits initiatiques des « teen movies » qui m'ont marquée – comme L'EFFRONTÉE, DIABOLO MENTHE, STAND BY ME, LIBERTY HEIGHTS de Barry Levinson et bien sûr LE CERCLE DES POÈTES DISPARUS.

LE CERCLE DES POÈTES DISPARUS. Est-ce une référence assumée ?

Oui, la référence est à la fois totalement assumée et lourde à porter. Le final de David Deverseau est un hommage direct au film de Peter Weir. Comme Keating, Deverseau révèle les jeunes à eux-mêmes et éveille leur conscience. Il va transformer leur vision des choses et marquer à jamais leur vie. Mais je crois que la comparaison s'arrête là. LE CERCLE est un drame qui se passe dans les années 50 et qui se termine par le suicide d'un adolescent. Les problématiques du PANACHE sont contemporaines - le handicap, la problématique du genre, le divorce, l'engagement, le harcèlement, l'importance du lien social - et sont traitées avec davantage d'humour et de légèreté.

Une autre référence assumée est le DISCOURS D'UN ROI. Il y a des points communs dans les rapports qu'entretiennent Colin et Deverseau et la relation qui uni le roi bégue à son orthophoniste qui ne respecte pas l'étiquette. Deverseau utilise pousse lui aussi Colin dans ses retranchements, libère sa colère, et s'il ne le guérit pas de son bégaiement, il lui permet de réciter Cyrano devant un parterre de toutes les personnalités de l'école.

Comment avez-vous choisi Joachim Arseguel qui interprète Colin ?

Dès le départ, on voulait que le personnage soit interprété par un PQB (personne qui bégaye) et non par un acteur qui « jouerait » le bégaiement. On a lancé un casting sauvage et on a eu un coup de cœur pour Joachim.

C'est le premier qu'on a vu et au final, le seul ! Une évidence pour nous plus que pour lui : il ne voulait pas participer au film. C'est son orthophoniste qui l'a poussé à passer l'audition. Une fois que Joachim a franchi l'étape du casting, il a sauté à pieds joints dans l'aventure. Il a travaillé très, très dur. Comme Colin, il s'est ouvert au monde, il s'est fait des copains, il a beaucoup appris, il a pris confiance en lui et gagné en autonomie. Je crois que ça a changé sa vie...

Avez-vous réécrit le personnage en fonction de lui ?

Oui, on s'est inspirées de son histoire, de sa propre trajectoire. On a aussi intégré « sa manière » de bégayer, ce temps qui lui est propre et très personnel lorsqu'il parle. Je me suis adaptée à lui, et je crois que ça a donné une écriture filmique particulière qui marque le film parce que je l'observe beaucoup. Je le regarde, parce que je l'ai trouvé fascinant à regarder. J'ai vu qu'il avait des aptitudes de jeu, qu'il allait très vite dans sa tête, qu'il était très intelligent, très observateur, mais la parole ne suit pas forcément la vitesse de sa pensée. Au début, je voulais maîtriser son bégaiement et puis je me suis rendu compte que c'était illusoire et que si aucun orthophoniste n'y était parvenu en 14 ans, on n'y arriverait pas en six mois. Alors, on a lâché prise...

J'ai engagé un coach, Daniel Marchaudon, qui l'a préparé psychologiquement.

On a organisé des ateliers et des répétitions avec Joachim et les autres jeunes acteurs - aucun à part Neige de Maistre (qui joue Anne-Cha) n'avait jamais fait ni de cinéma ni de théâtre. Cela a été une expérience de longue haleine où on a appris tous à se connaître et à se faire confiance. C'est aussi un film sur l'importance du groupe, sur l'expérience collective qui galvanise et unifie.



En arrivant sur le tournage, Joachim était prêt : il a compris comment se glisser dans la peau du personnage. Il était juste tout de suite, il était dans l'émotion de Colin. Bien entendu, il a fallu gérer sa fatigue, parce que parler, pour un bégue, c'est extrêmement fatigant. On tournait les grosses scènes de dialogues en début de journée parce qu'au bout d'1h30, plus rien ne sortait. Alors je coupais des dialogues et on avait des « trucs ». Mais à la fin, je dois dire, tout le mérite lui revient. Parce que, parfois, c'était dur pour lui de revivre dans les scènes des choses qu'il avait vécues, comme des moqueries par exemple...

Maxence joue un rôle déterminant dans la trajectoire de Colin.

Il figure dans la pièce, mais on a amplifié sa trajectoire et on s'est servi de son histoire pour amener davantage de conflit. Maxence, c'est un autre pan de la thématique du film – la différence, l'acceptation de soi.

On a aussi imaginé la relation entre Colin et Maxence comme une histoire d'amour platonique finalement. Il y a une forme d'ambiguïté entre eux, mais l'adolescence est une période où on s'interroge sur son identité, où on explore des choses, où le désir est varié.

Devarseau est un enseignant qui éveille et réveille les consciences.

Là encore, il existe dans la pièce mais on l'a davantage contextualisé dans l'époque.

LE PANACHE est un récit initiatique, une aventure pédagogique qui parle aussi de transmission entre les générations. Il rend hommage au corps enseignant à travers la figure de David Devarseau, professeur passionné et passionnant, qui va apprendre à ses élèves à réfléchir par eux-mêmes, à ressentir, à questionner le monde, à rester ouvert, à dépasser les préjugés, à faire confiance au collectif.

Je ne lui ai pas seulement donné le rôle d'un prof de théâtre qui ouvre un enfant sur le monde, lui permet d'assumer qui il est, mais qui le fait réfléchir. Il pousse les enfants à s'interroger sur leur place, sur le type de personnes qu'ils veulent être, sur les valeurs qu'ils sont prêts à défendre.

Je trouve que José Garcia – qui n'était peut-être pas le choix le plus évident pour le rôle dans l'imaginaire collectif – lui apporte quelque chose de très concret, de très humain. De très vrai. Et je crois, d'émouvant. Il n'y a pas de passage en force, d'artifice, d'héroïsme de forme. Ce qu'il dit, ce ne sont pas des paroles en l'air, il les incarne avec simplicité et conviction. Jusque dans son interprétation de certains passages de Cyrano...

Pourquoi, justement, avez-vous choisi Cyrano de Bergerac ?

La pièce est dans le seul-en-scène, auquel elle donne son titre, et je trouvais qu'elle fonctionnait bien dans le sens où le film parle d'un personnage qui assume qui il est et qui se libère d'un poids. D'ailleurs, c'est aussi ça être sur scène : c'est prendre sa place. Il occupe donc sa place dans la société, dans sa famille, dans le spectacle. Il s'émancipe.

En outre, Cyrano aborde plusieurs questions politiques, dont on s'est nourri, autour de la bien-pensance, de l'hypocrisie, du jeu social qu'on subit. Et au final, du fait qu'on fait toujours tout par amour...

Face à la « méthode » de Deverseau, le collège lui oppose une attitude réactionnaire. La principale lui dit même : « Moins de fanfreluche, plus d'austérité. »

Dans toute forme d'institution, on n'aime pas tellement les gens qui bousculent les règles. C'est ainsi. Le collège catholique ici symbolise cette idée que les choses sont bien comme elles sont. Et lorsqu'un vent nouveau souffle, on s'y oppose, avec plus ou moins de virulence.

On sent que la mère de Colin s'oppose à ce que son fils fasse du théâtre pour l'empêcher de souffrir.

Giulia protège son fils parce qu'elle a peur qu'il souffre encore. Elle anticipe, elle tire des conclusions, et ce faisant, elle l'empêche de faire sa vie. C'est une attitude naturelle pour une mère, je crois. Et c'est amplifié pour une mère avec un enfant en situation de handicap. Giulia va devoir elle aussi apprendre à lui faire confiance et se faire confiance pour lâcher prise. Sa trajectoire est aussi importante que celle de Colin. C'est un duo qui doit retrouver de nouveaux repères pour continuer à fonctionner.



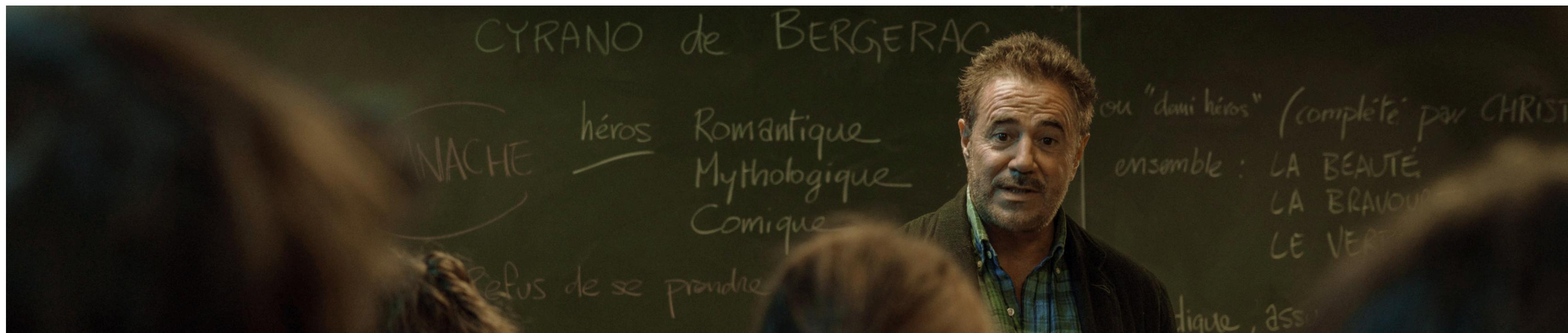
Que souhaitiez-vous pour la direction artistique ?

C'était la deuxième fois, après SAGE-HOMME, que je travaillais avec le chef-opérateur Jean-François Hensgens et le chef décorateur Jean-Marc Tran Tan Ba et on a beaucoup réfléchi, en amont, pour savoir comment nourrir le film d'éléments proprement cinématographiques et quelle forme lui donner. Avec l'histoire d'un bègue qui entre au collège, ce n'était pas si simple. Très vite, on a envisagé le film en Scope qui, pourtant, n'est pas mon format de prédilection. On a fait pas mal de tests et, finalement, à partir d'une contrainte liée aux enfants – avec qui on ne peut pas tourner la nuit –, on a réfléchi au moyen d'éclairer les intérieurs. On a aussi essayé différentes pistes avec des gélatines et des filtres et on a poussé les teintes. Je ne voulais pas aller dans un naturalisme de forme, juste un naturalisme de jeu - créer une sorte de contraste entre les deux. Insuffler du style dans la banalité du quotidien des personnages... Pour donner une identité au film forte, qui rappelle de très loin, l'univers du théâtre.

Comment avez-vous élaboré la musique ?

Un de mes films préférés, DES GENS COMME LES AUTRES de Robert Redford, déclinait le Canon de Pachelbel. En écrivant, j'entendais le Coucou de Daquin, qui évoquait tous les mots qui se bousculaient dans la tête de Colin et qu'il n'arrivait pas à sortir. J'ai briefé le compositeur qui trouvait que c'était une bonne idée et il en a fait une partition moderne qui accompagne le protagoniste. On a utilisé des instruments à vent – des flûtes et des clarinettes – pour Colin, qui est comme un oisillon tombé du nid qui, peu à peu, déploie ses ailes et devient une hirondelle...

La musique est presque un personnage à part entière, comme dans la tradition du cinéma des années 70, construite en thèmes, ne soulignant jamais l'ambiance ou un sentiment. On a ainsi créé un thème pour Colin, un thème pour Maxence, un thème pour le théâtre, inspiré de Purcell et Corelli.





Entretien avec José Garcia

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce projet ?

La possibilité de camper un prof ! (rires) Je trouve toujours extraordinaire d'incarner un personnage aujourd'hui au bord du gouffre, dans un monde où l'information n'a jamais été aussi proche et, dans le même temps, aussi loin des gens. Pour moi, les profs sont des Don Quichotte et Devarseau, mon personnage, n'a pas de jugement, pas de dogme - il se dit seulement que l'école est sans doute le dernier bastion où l'on peut donner une éducation à un être. J'essaie de plus en plus d'aller vers des personnages qui ne sont pas démonstratifs et qui me tranquillisent, et de rester dans une forme de simplicité - et ce projet m'en donnait l'occasion. C'était d'autant plus fort que Jennifer Devoldère a une idée précise de ce qu'elle veut raconter. Du coup, je savais que je pouvais me laisser porter !

Comment avez-vous abordé le personnage de Devarseau ?

Comme j'étais un élève médiocre et que j'ai rencontré des profs extraordinaires qui m'ont donné foi en l'apprentissage et en l'école, je savais que ce n'était pas facile d'être bon pédagogue. Je me suis dit que c'était beau d'avoir un personnage qui a connu des frustrations assez fortes, qui s'en est sorti et qui, du coup, prend en compte les frustrations des autres. Il n'y a pas une personne au monde qui ne mène pas un combat personnel par rapport à certaines angoisses ou, pire encore, à certaines phobies. Le bégaiement suscite parfois le rire alors que c'est un handicap terrible pour celui qui en souffre - et Joachim en souffre tous les jours. Devarseau, lui, éprouve de l'empathie à son égard, mais sans paternalisme.

Peut-on dire que c'est un éveilleur de consciences ?

Oui, il fait partie de ces gens qui essaient, malgré tous les carcans qu'on leur impose pour faire entrer les enfants dans un système normatif - et malgré une hiérarchie d'un autre âge qui freine leur épanouissement - d'éveiller les consciences. Il cherche à sortir des sentiers battus et à capter l'attention des enfants. À partir de là, il ouvre le champ des possibles pour ces jeunes, et notamment à un garçon qui n'arrive pas à vivre sa sexualité comme il l'entend. Il aide surtout Joachim à franchir la limite invisible que sa mère, jouée par Aure Atika, lui a imposée en l'empêchant de faire du théâtre. Il y a beaucoup de gens qui ne s'autorisent pas certaines choses, souvent parce qu'ils ne s'en sentent pas légitimes ou parce qu'ils ne sont pas nés au bon endroit. Devarseau, lui, bouscule ces carcans et quand il fait faire le poulet aux élèves, cela dérange la hiérarchie, mais il montre aux collégiens que tout est possible !

Lui avez-vous imaginé une trajectoire ?

Je pense que ce type a été malmené : il a intégré plusieurs structures, y compris à Paris, et il a eu du mal à enseigner comme il l'entendait dans des classes surchargées à 35 élèves. Je me suis imaginé qu'il avait eu besoin d'espace, de montagne, d'oxygène, et c'est ce qui l'a mené là où on fait sa connaissance. Au moins, il se dit qu'il pourra peut-être éduquer cinq ou dix élèves et leur transmettre son savoir pour les ouvrir sur le monde. D'où son idée de s'emparer de la pièce pour faire travailler les jeunes autrement.

Avez-vous rapidement trouvé vos marques avec Joachim ?

Avec les ados et les jeunes en général, je n'installe jamais de lien de hiérarchie : je les laisse venir, ils s'habituent à moi, ils voient que je rigole avec eux, que je ne les juge pas, que je sors une connerie en fin de scène pour les détendre ! Je les amène à une tension dans la scène et, à la fin, je leur balance des trucs trash – des trucs d'adulte –, ce qui fait qu'ils guettent mon regard et qu'ils sont déçus quand je ne dis rien. Avec Joachim, comme je lui disais beaucoup de conneries, il ne bégayait presque plus. Il avait des crises de rire, il était détendu. C'est la seule chose qui vaut le coup car c'est ce qui installe de la confiance. Au départ, j'avais tendance à finir ses phrases à sa place, mais j'ai compris qu'il ne fallait surtout pas le faire. Du coup, j'étais comme un moine bouddhiste en apprenant à écouter l'autre ! (rires)

Comment Jennifer dirige-t-elle ses acteurs ?

Elle les dirige sans les diriger : elle les choisit très bien, puis elle les laisse venir sans les brusquer. Elle a une certaine nonchalance, elle donne quelques consignes, et elle est très détendue, même si elle orchestre une mise en scène extrêmement précise avec son chef-opérateur. Il y avait des mouvements de caméra très élaborés et la chaleur qui régnait cet été-là en Auvergne ne nous a pas facilité la tâche, surtout pour les jeunes comédiens. Mais Jennifer fait preuve d'une incroyable technicité tout en étant d'une grande souplesse. Un peu comme en médecine douce !





Entretien avec Joachim Arseguel

Pourquoi avez-vous hésité à passer le casting ?

C'est vrai qu'au départ, je ne voulais pas du tout y aller ! Je me suis rendu compte que j'avais surtout peur. Mon orthophoniste, m'a poussé à m'y rendre - j'avais déjà passé le concours d'éloquence des bégues et l'expérience avec été positive. Elle pensait qu'il y avait une suite logique dans le fait de faire un film - que ça ne pouvait que me faire du bien ! Elle avait raison ! Une fois que j'ai passé le casting, j'ai voulu immédiatement faire partie de l'aventure. Je me suis tout de suite mis au travail pour décrocher le rôle. Même si Jennifer n'a vu que moi pour le rôle, le casting s'est déroulé sur plusieurs sessions étalementes sur plusieurs mois avant que je ne sois choisi. Moi qui suis à moitié brésilien et donc plutôt détente, là, pour la première fois de ma vie, je me suis mis la pression !

Avez-vous vu Dans la peau de Cyrano, le spectacle dont s'inspire le film ?

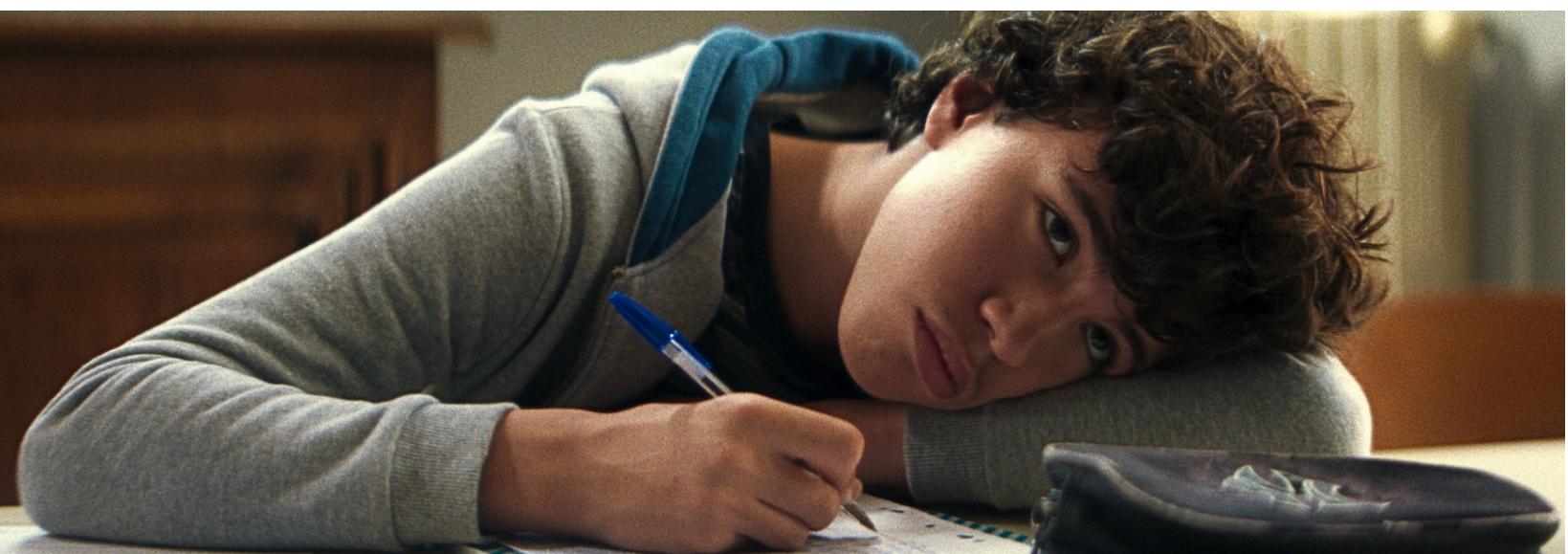
Je l'ai vu après le tournage. On est vraiment partis du scénario, car le seul en scène n'est pas du tout dans la même émotion. Je trouve personnellement Le Panache plus émouvant alors que le spectacle est davantage dans une tonalité comique, avec pas mal de blagues sur le bégaiement.

Qui est Colin ?

J'aimerais qu'on le perçoive comme un garçon qui aime bien parler, qui aime bien communiquer, mais qui a très peur du regard des autres à cause de son handicap.

Vous êtes-vous inspiré de votre propre expérience pour le rôle ?

Oui et non. D'abord, Colin est sur la réserve alors que moi pas du tout. Au début de l'histoire, Colin a baissé les bras, abandonné la lutte, alors que moi, je n'ai jamais abandonné. J'avais l'impression d'avoir de l'avance sur lui, mais en même temps de le comprendre intimement, parce que ce qu'il a subi, le harcèlement, les moqueries, la rentrée dans un nouveau collège alors qu'on a un handicap, l'appréhension, la première fois qu'on va se mettre à parler, la réaction des autres, bref, tout ça, je l'ai vécu et très mal vécu moi aussi. J'ai aussi eu l'impression que le parcours de Colin et ma propre expérience sur le film se sont entremêlés. Comme Colin avec le théâtre, jouer dans le film m'a ouvert, épanoui. J'en suis ressorti changé - il m'a donné confiance en moi. Pour la première fois de ma vie, le bégaiement m'apportait des choses, devenait une force, un atout, et j'ai compris qu'il faisait partie, d'une certaine façon, de mon identité. Aujourd'hui, je vis très bien mon bégaiement.



Comment s'est passée la préparation du rôle ?

Ça a été un travail de longue haleine. Des sessions de répétitions et d'improvisations avec les autres jeunes du film ont eu lieu sur toute la période de préparation. J'ai appris à bien connaître Jennifer avec qui on échangeait régulièrement. En parallèle, j'ai travaillé avec un coach, Daniel Marchaudon. Il fallait bien cerner le personnage pour l'interpréter avec justesse. Le texte n'est pas le plus important – c'est l'émotion qui prime. Une fois que je l'ai compris, Daniel m'a fait résumer tout le scénario. Puis, on s'est concentrés sur des parties plus précises, comme les scènes de théâtre, les parties les plus émotionnelles. Cela m'a beaucoup aidé et si j'ai réussi à le faire, c'est aussi en grande partie grâce à lui.

Comment avez-vous vécu les journées de tournage ?

Ça a été beaucoup de travail, beaucoup de fatigue pour moi parce que parler, ça me demande une très grosse mobilisation déjà ! Et là, ma concentration devait toujours être au maximum, et en même temps, je devais trouver l'émotion du personnage. Je ne m'attendais pas à ce que revivre certaines situations difficiles, comme les moqueries, me bouscule autant. Un jour, j'ai même été incapable de continuer, il a fallu arrêter la scène. Mais la bienveillance de toute l'équipe m'a aidé à surmonter ce moment. Au final, je me suis senti, comme Colin sur scène, totalement à ma place sur un plateau de cinéma. La seule chose, c'est qu'après-avoir pédalé pendant des heures, maintenant, je déteste faire du vélo (rire) !

Comment se sont passés vos rapports avec les autres jeunes ?

On a toujours eu une super complicité et je trouve que cela se ressent dans le film.

On a vécu ensemble dans la même maison pendant un mois et demi – c'était génial !

Et avec Aure Atika et José Garcia ?

C'était intéressant et enrichissant de jouer à leurs côtés. J'ai appris énormément en les observant. Aure Attika a tout fait pour que je me sente à l'aise dès le début. Elle s'est intéressée à moi, elle a cherché à créer une relation personnelle avec moi avant le tournage, pour que notre complicité se ressente à l'écran, qu'il y ait une vérité dans nos rapports mère-fils. José m'a donné beaucoup de très bons conseils, notamment pour la scène des insultes en italien que j'appréhendais particulièrement. Il m'a insufflé son énergie. Il ne m'a jamais regardé comme un jeune débutant ou comme quelqu'un souffrant d'un handicap. Il m'a regardé comme son égal, comme un partenaire de jeu, et ça m'a mis tout de suite à l'aise.

Pensez-vous qu'un prof, une rencontre, peut changer votre vie ?

Je n'ai pas eu de professeur comme Deverseau, mais je pense que mon orthophoniste, Emeline Roques a joué ce rôle. Je suis bégue depuis que je parle, et j'ai parlé tard, à trois ans. À force de travailler, j'ai pu mieux appréhender mon bégaiement, et surtout, aujourd'hui, je l'assume totalement, je n'ai plus peur du regard des autres. Sans elle, je n'aurais pas pu faire le film. Je ne pouvais même pas réciter une poésie de six strophes devant ma classe, alors affronter les regards de toute une équipe, c'était impensable. Outre les techniques apprises en orthophonie (pauses, vitesses), des exercices visant la détente (respiration), elle m'a poussé à me dépasser. La confiance qu'elle a eue en moi m'a donné confiance pour le faire... Je la remercie donc grandement pour tout ce qu'elle a fait pour moi.



LISTE ARTISTIQUE

COLIN	Joachim ARSEGUEL
DEVARSEAU	José GARCIA
GIULIA	Aure Atika
MAX	Tom MEUSNIER
ADÉ	Eva-Rose PACAUD
NEJMA	Marie-Léa DIAB
ANNE-CHA	Neige de MAISTRE
GARY	Louis BROGNIART
DELPHINE QUENTIN	Claire DUMAS
LA NONNINA	Vittoria SCOGNAMIGLIO



LISTE TECHNIQUE

Réalisatrice **Jennifer DEVOLDÈRE**

Sociétés de production **VERTIGO PRODUCTIONS
SND**

Producteurs Délégués **Farid LAHOUASSA
Aïssa DJABRI
Thierry DESMICHELLE
Pierre-Louis ARNAL
Remi JIMENEZ**

Producteur exécutif **Denis PENOT**

Scénariste **Jennifer DEVOLDÈRE
Cécile SELLAM**

Image **Jean-François HENSGENS**

Décors **Jean-Marc TRAN TAN BA**

Casting **Manon LE BOZEC**

Costumes **Emmanuelle YOUCHNOVSKI**

Coiffure/Maquillage **Catherine "Popule" DUPLAN
Diane JAUREY**

Musique **Adrien DURAND**

Montage **Francis VESIN**

